

THIERRY WANEGFFELEN

Le condamné et le refoulé

Le geste iconoclaste au début
des guerres de Religion

Les gestes iconoclastes protestants au temps des guerres de Religion ont suscité aussitôt deux types d'images à large diffusion. Une gravure, extraite du *Théâtre des Cruautés*, publié à Anvers en 1587 par le catholique anglais exilé Richard Verstegan¹, est représentative des dénonciations catholiques. Elle nous transporte en 1562, et nous présente les violences commises par les soldats huguenots à l'encontre de prêtres. La partie principale de l'image, à droite, figure simultanément les deux temps de « l'horrible cruauté » qui a eu lieu dans l'église de Houdan, au diocèse de Chartres.

Gravure avec
sizain parue
dans *Le
Théâtre des
cruautés* de
Richard
Verstegan
(1587),
présenté et
annoté par
Frank
Lestringant,
Éditions
Chandaigne,
1995.

1. *Le Théâtre
des Cruautés* de
Richard Verste-
gan (1587),
présenté et an-
noté par Frank
Lestringant,
Paris, Éditions
Chandaigne,
1995, p. 101,
texte explicatif
de Verstegan en
regard p. 100.

Images trompeuses

Les soldats ont d'abord contraint le prêtre, en habits sacerdotaux, à célébrer la messe jusqu'au bout, en l'insultant, en le frappant au visage avec le poing et en le piquant sur tout le corps de la pointe d'une dague ; puis ils l'ont crucifié sur le grand crucifix qui marque la séparation entre la nef et le chœur, interdit aux laïcs, espace du sacré catholique, son corps recouvrant celui du Christ, et, nous dit le sizain d'accompagnement, « se montrant comme juifs ennemis du Seigneur », ils l'ont arquebuse. La porte sur la gauche ouvre en fait sur la campagne du village de Floran, près de Sainte-Menehould, bien loin de là, où une autre troupe de huguenots s'en est prise elle aussi à un prêtre : après l'avoir flagellé comme les soldats romains l'avaient fait au Christ lors de sa Passion, ils l'ont émasculé et torturé jusqu'à ce qu'il en meure (scène à l'arrière-plan).

D'autres gravures du *Théâtre des Cruautés* sont plus proprement des scènes de vandalisme, mais celle-ci permet d'insister d'emblée sur un des traits des gestes iconoclastes : la violence ne vise pas seulement les objets, mais aussi les personnes.

Le contraste est grand avec le deuxième tableau qui nous donne à voir le sac de la ville de Lyon lors de sa prise en cette même année 1562. Là encore, les soldats huguenots agissent. Au premier plan, ils parodient une procession catholique ; au deuxième plan, à droite, ils entassent et comptent les objets liturgiques, patènes, calices et croix d'or et d'argent qu'ils ont raflés dans les églises de la ville ; de l'autre côté, à gauche, ils vendent à l'encan les vêtements sacerdotaux, tel soldat n'hésitant pas, par dérision, à s'en revêtir, tout en gardant son arme à feu sur l'épaule. Une autre vente aux enchères de tableaux a lieu, semble-t-il, cependant qu'au troisième plan, presque au centre, un bûcher est alimenté par un grand crucifix et d'autres statues d'anges et de saints. Les protestants s'activent beaucoup ; la population catholique n'apparaît pas. Seuls des religieux en robe de bure sont figurés : au second plan à gauche, ils semblent surtout accablés et passifs, mais, à l'arrière plan, on distingue des silhouettes de moines qui s'enfuient, bras levés dans un signe d'évidente panique. Deux légendes latines indiquent qu'« on a peint là la ruine de Lyon, parce que les dogmes impies de Calvin s'accordent avec le vol et le sang [répandu] » (en haut au centre), et que « cette image a été faite pendant que Calvin détruisait les objets sacrés des temples et de la ville » (en bas).

Ce tableau, attribué à l'atelier d'Antoine Caron, s'affiche comme catho-

lique, et dénonciateur, lui aussi, de l'iconoclasme protestant. Pourtant, Olivier Christin, en 1995, a le premier constaté² : « On doit remarquer l'absence de toute violence contre les personnes, ce qui laisse planer un doute sur la paternité et la signification réelle du tableau. S'agit-il d'une condamnation de l'iconoclasme, comme pourrait le faire croire la légende de la peinture, ou d'une représentation imparfaite de l'événement ? » Il y a effectivement de quoi douter, d'autant que Jean Calvin, demeuré à Genève, a réagi précisément contre le récit du sac de Lyon qu'on lui avait rapporté, reprochant par lettres aux pasteurs lyonnais et au baron des Adrets, chef des soldats huguenots, les violences alors perpétrées³.



Le sac des églises de Lyon, gravure attribuée à l'atelier d'Antoine Caron, 1587, © Dagli Orti.

2. Olivier Christin, *Les Réformes. Luther, Calvin et les protestants*, Paris, Gallimard, 1995, p. 107.

3. Jean Calvin aux ministres de Lyon, de Genève, le 13 mai 1562, dans *Joannis Calvinii Opera quae supersunt omnia*, éd. par Guillaume Baum, Edouard Cunitz, Edouard Reuss, Brunswick, 1863-1900, 59 vol., t. XIX, p. 410 ; le même au baron des Adrets, mêmes lieu et date, *ibid.*, p. 412.

Le tableau présenterait donc l'iconoclasme tel que Calvin aurait voulu qu'il se passât, et tel qu'il est défini dans les récits des guerres de Religion de *l'Histoire ecclésiastique des Églises réformées au royaume de France*, publié à Genève à la fin des années 1570 : mis en œuvre avec ordre, sans débordement, accompagné d'inventaires qui montrent bien qu'il ne s'agit pas de pillage. La légende latine serait alors un leurre (d'où le recours à la langue des adversaires « Romains », et la mention d'un sang qu'on ne voit pas répandu dans le tableau).

Bref, ce tableau, protestant, nous montrerait avant tout un iconoclasme hypothétique, conforme à la pastorale genevoise, et non ce qui s'est effectivement passé à Lyon en 1562. Et de fait, il n'existe pas d'images explicitement protestantes des gestes iconoclastes. On peut faire le rapprochement avec un tableau de Brueghel peint en 1566 au Pays-Bas (regroupant encore à l'époque les actuels Pays-Bas et l'actuelle Belgique), au moment même où les Néerlandais protestants se livrent à leur tour à la violence iconoclaste. Or, le protestant Brueghel choisit de représenter *La prédication de saint Jean Baptiste*, mais le paysage, l'assistance, le fleuve qui n'est pas le Jourdain mais l'Escaut, tout ramène le spectateur à la Flandre du XVI^e siècle. C'est une foule protestante, attentive au sermon d'un prédicateur protestant, que le peintre préfère nous donner à voir, alors que les actions effectives de ses coreligionnaires sont tout autres.

Les deux tableaux (qui ont donné lieu à des gravures, les feuilles volantes illustrées demeurant le médium de plus large diffusion à l'époque) nous permettent ainsi d'appréhender le second type de représentations contemporaines de l'iconoclasme : sa négation, ou du moins son idéalisation, sa modélisation en quelque sorte, par les élites pastorales protestantes.

Mais les dénonciations catholiques sont-elles plus objectives ? La gravure de Verstegan ne nous livre-t-elle pas avant tout le fantasme catholique de la violence protestante poussée à son paroxysme ? Or, avec Denis Crouzet, on peut se convaincre que « l'iconoclasme est acte de charité impersonnelle à l'égard du prochain » qu'il s'agit de persuader de la vérité de l'Évangile, de convertir en le détournant de la « superstition » et de l'« idolâtrie » où il avilit ce qu'il prend pour la religion chrétienne. Le geste iconoclaste est donc « ambivalent »⁴ : il condamne, certes, tout ce qui relève de l'erreur et de la fausse dévotion, mais il a aussi toujours une visée pédagogique, il est « appel aux hommes qui marchent derrière les idoles ou le dieu de pâte [prétendument contenu dans l'hostie consacrée] à se détourner du mal ». On comprend pourquoi, pour Calvin et les pasteurs qu'il a formés, l'iconoclasme doit être aussi réglé qu'on l'a vu.

Pourtant, la violence protestante iconoclaste existe, parfois bien dérégulée, comme en témoignent les procès verbaux locaux conservés. Elle vise les personnes, et des prêtres en sont aussi les victimes. Mais on ne rencontre nulle part ailleurs que dans la propagande catholique des descriptions de rites de violence tel que celui mis en scène dans la gravure de Verstegan : on est manifestement ici dans l'imaginaire catholique qui fait du prêtre précisément l'homme du sacré, appelé lors de la messe à agir comme s'il était le Christ

4. Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion, vers 1525-vers 1610*, Seysse, 1990, 2 vol., t. I., p. 600 et 600-601.

(*in persona Christi*), et qui diabolise les protestants au point de les confondre avec ces sorciers accusés, tout au long des XVI^e et XVII^e siècles, en terre de Contre-Réforme, de s'emparer des hosties consacrées pour les faire servir à leur magie très satanique ou complaire à leurs démons.

Certes, des iconoclastes s'en prennent aux hosties, mais c'est pour détourner leurs contemporains de la « superstition » et de l'« idolâtrie », et on ne voit pas qu'ils obligerait un prêtre à célébrer la messe afin qu'il consacre l'hostie. De même, choqués par l'instrumentalisation catholique du corps du Christ, les iconoclastes détruisent les crucifix. Mais ils ne vont justement pas simuler une scène de crucifixion, fût-ce par dérision. On remarquera la statue de la Vierge à l'Enfant, préservée afin, semble-t-il, que cette scène correspondent encore mieux à l'imaginaire catholique, avec une Mère de Douleur assistant à l'agonie de son fils. Nul doute que des soldats iconoclastes réels auraient commencé par l'abattre. Vraiment, si la gravure de 1587 témoigne de quelque chose, c'est bien de la tendance catholique à assimiler de plus en plus le prêtre au Christ, et aussi de l'épouvante éprouvée à l'idée de la profanation que peuvent commettre les protestants, ces négateurs effectifs de la sacralité catholique.

Les médias du XVI^e siècle ont donc systématiquement interprété les actes iconoclastes avec des grilles idéologiques plaquées de l'extérieur, soit catholique soit calvinienne ou genevoise, l'événement ne relevant dès lors que, respectivement, de l'ordre du condamné ou bien du refoulé. Les motivations des iconoclastes n'ont fait l'objet d'aucun discours de ces derniers qui ait été conservé, on n'en a aucune exposition directe. Peuvent-elles néanmoins faire l'objet d'une reconstitution plausible par l'historien ?

Violences réelles

Le geste iconoclaste a d'abord été individuel. Il a pu alors être commis en cachette, la nuit. Ainsi, en 1549, au Puy-en-Velay, durant la Semaine sainte, un crucifix est retrouvé brisé au petit matin. Mais l'acte a peu d'efficacité pédagogique ; en effet, plusieurs des catholiques de la ville emportent chez eux des débris, comme autant de reliques d'un corps du Christ supplicié à nouveau par les « hérétiques ». Le geste des protestants est ainsi comme annihilé. On les invite même paradoxalement à le reproduire, puisque l'iconoclasme loin de détruire l'idole, l'a multipliée, et loin de supprimer la superstition, l'a pour ainsi dire étendue et accrue⁵.

5. Étienne de Médicis, *Le Livre de podio ou Chroniques*, éd. par A. Chassaing, Le Puy-en-Velay, 1869, t. I, p. 434.

Individuel, donc, et dans le prolongement du Moyen Âge, le geste iconoclaste est souvent aussi perpétré en plein jour, en pleine cérémonie (messe ou procession). En ce cas, il a pour les iconoclastes qui se livrent, tels le Christ chassant les marchands du Temple quelques jours avant sa Passion, à la violence des actes devant la population assistant au « scandale », une valeur de témoignage, au double sens de prédication en actes et de martyre. Mais, en 1555, à Toulouse, on voit le geste iconoclaste changer de nature et devenir collectif : ce sont des étudiants qui, ensemble, et en public, s'attaquent aux statues de la façade de la cathédrale. De plus en plus de groupes se livrent à de semblables actions.

Il est clair que les iconoclastes ont ceci en commun avec les pasteurs réformés qu'ils réagissent à la religion majoritaire catholique de leur temps. Cette religion, que certains historiens ont pu qualifier de « flamboyante », d'autres parlant à son propos de « foisonnement rituel », est incontestablement une religion du geste, du rite et de la pratique permettant de se concilier les faveurs divines, une religion de la matière et du corps, une religion où le sacré est largement, densément répandu dans le monde. Et, on vient d'y insister, elle met constamment en œuvre la médiation cléricale. Le prêtre prie pour tous, il célèbre la messe pour les vivants et pour les morts, il distribue les sacrements ; il est le vecteur de la grâce divine. Or, aux yeux des protestants, ministres calviniens comme iconoclastes français, une telle religion paraît bien trop humaine, trop matérielle, trop extravertie pour être véritable. Pour eux, en effet, la vraie religion est tout intérieure et toute spirituelle. « Dieu est esprit, lequel n'a ni chair ni os », rappelle avec véhémence en 1532 un traité anonyme qui s'en prend à l'abomination de la messe, au cours de laquelle on prétend adorer dans l'hostie consacrée rien moins que le corps crucifié du Christ⁶. Deux ans plus tard, les fameux Placards, ces affiches contre la messe qui irritent tant François I^{er}, dénoncent les détournements commis par les prêtres, le temps par eux « occupé en sonneries, hurlements, chanteries, cérémonies, luminaires, encensements, déguisements et telles manières de singeries »⁷.

Le corps des saints

Mais la violence verbale ne suffit pas à ceux qui, très minoritaires et d'autant plus activistes, veulent, selon le mot d'ordre de l'époque, « réformer » la religion, lui redonner sa forme originelle (*re-former*), instituée par le Christ

6. *De la très sainte Cène de Notre Seigneur Jésus et de la messe qu'on chante communément*, Bâle, s.d. [peut-être 1532].
7. Cité dans Lucien Febvre, *Au Cœur religieux du XVI^e siècle*, 1957, rééd. 1983, p. 223.

et donc jugée parfaite, et restaurer partout le culte véritable qui doit être rendu à Dieu. Dans *Une Révolution symbolique*, Olivier Christin a noté que l'acte iconoclaste violent relève d'une véritable « théologie pratique ⁸ » : « Bouleverser radicalement les frontières du sacré, démontrer que le bois n'est que bois, la pierre que pierre, prouver au grand jour qu'aucune puissance divine n'habite l'image, les os des morts, la pâte, l'eau, le vin : tel semble bien être le but que se proposent, explicitement ou non, les iconoclastes. » Ainsi, les gestes iconoclastes se multiplient, et, on l'a bien vu, contrairement à l'étymologie du terme, ils ne se cantonnent pas au « brisement des images », mais ils visent tout ce qui dans la religion traditionnelle du dire, du voir et du toucher relève de la corporalité. En conséquence, les iconoclastes détruisent certes les tableaux, les statues, les vitraux des églises, mais ils s'en prennent également et plus directement aux corps des saints, ce qui « reste » (*reliquæ*, d'où « reliques ») ici-bas de présence matérielle de ces absents si proches désormais du Christ en gloire. Dans son *Traité des reliques* de 1543, Jean Calvin se gausse ainsi en énumérant inlassablement l'inventaire de tout ce qui peut, pour les papistes, faire l'affaire en matière de reliques dans les sanctuaires de son temps. Et il insiste : « Au lieu de chercher Jésus-Christ en sa Parole, en ses sacrements et en ses grâces *spirituelles* [je souligne], le monde, selon sa coutume, s'est amusé à ses robes, chemises et drapeaux et, ce faisant, a laissé le principal pour suivre l'accessoire ⁹ ». Il y a donc une « vraie », « bonne » ou « franche dévotion », qui reste tournée vers l'essentiel (et c'est cela, la *conversion*, ne pas perdre de vue le « principal »), et une « fausse dévotion » qui pousse à « s'amuser » avec « l'accessoire », le matériel, l'humain, et qui finit par devenir proprement idolâtrique lorsque l'homme a oublié que son rapport à Dieu n'a pas à passer par les rites, la récitation de formules, l'accomplissement de certains gestes, la manipulation de certains objets. Faisant écran entre le croyant et Dieu, ces objets et ces pratiques deviennent des idoles, et les iconoclastes estiment de leur devoir d'abattre les objets, d'abolir les pratiques. Dieu ne se manipule pas, le sacré est trop transcendant pour ne pas être concentré dans la Parole divine. Dans son *Institution de la religion chrétienne*, Calvin explicite sa position : « pource que cette sottise brutale a eu la vogue d'apprêter des images visibles pour figurer Dieu, et de ce fait [les hommes] s'en sont bâties de bois, de pierre, or, argent et toute matière corruptible, il nous faut tenir cette maxime : toutes et quantes fois qu'on représente Dieu en image, sa gloire est fausement et méchamment corrompue. » On saisit pourquoi : si c'est le corporel, le matériel, le « visible » (sur lequel l'homme prétend avoir prise par ses sens),

dix commandements, les réformés ont fait de l'interdiction d'avoir « des images taillées » (mais le mot grec, ici, est *idoles*), en Ex 20, 4 et Dt 4, 15, un deuxième commandement autonome, alors que pour les catholiques et les luthériens elle n'est qu'un développement du premier.

8. Olivier Christin, *Une Révolution symbolique. L'iconoclisme huguenot et la reconstruction catholique*, Éditions de Minuit, 1991, p. 139 et 145. O. Christin note encore qu'il existe une logique religieuse de l'iconoclisme », et il insiste sur la « sélectivité des destructions ».

9. *Avertissement très utile du grand profane qui revient à la chrétienté s'il se faisait inventaire de tous les corps saints et reliques qui sont tant en Italie qu'en France, Allemagne, Espagne et autres royaumes et pays*, dans Jean Calvin, *Œuvres choisies*, éd. par Olivier Millet, 1995, p. 189.

10. C'est donc bien en accord avec ce type d'interprétation que, redécoupant les

donc le « corruptible » qui l'emporte (du moins dans l'esprit des hommes dévoyés) sur le spirituel et le divin, celui-ci « se corrompt » réellement, par contamination et « pollution » (un terme qui compte beaucoup pour le Réformateur de Genève qui déteste tout « mélange »), un peu comme le fruit sain est gâté s'il est en contact avec un fruit pourri¹⁰.

Montrer peu, suggérer beaucoup

Cependant, on l'a déjà vu, Jean Calvin n'est pas un partisan inconditionnel de l'iconoclasme. La Réforme selon lui est en effet imposition d'une discipline, c'est-à-dire d'un ordre, à l'Église dans son ensemble, mais aussi à chaque fidèle en particulier. Le corps du chrétien réformé doit apprendre l'« humilité », il ne doit se livrer à aucun débordement, il ne doit en aucun cas se mettre en avant. La théologie de la vocation bride toutes les virtualités du principe protestant du sacerdoce universel des baptisés : chacun doit répondre à l'appel que Dieu lui a adressé, et cette vocation ne peut être validée que par les instances officielles de l'Église locale. Faute d'une telle vocation, on sera invité à demeurer un fidèle sage et discipliné, et à exprimer sa foi et sa ferveur lors des cérémonies essentiellement sur le mode de la litote : en montrant peu pour en suggérer beaucoup... Ainsi, au mois de juillet 1561, il réprimande le consistoire de l'Église réformée de Sauve, parce qu'« un fol exploit [...] s'est fait [...] de brûler les idoles et abattre une croix », et cela sous le commandement d'un pasteur. « Jamais, explique-t-il fermement, Dieu n'a commandé d'abattre les idoles, sinon à chacun en sa maison, et en public à ceux qu'il arme d'autorité [...]. Puisque obéissance vaut mieux que tous sacrifices, nous avons à regarder à ce qui nous est licite et nous tenir entre nos bornes »¹¹. Au père de famille de pratiquer une éventuelle forme d'iconoclasme à domicile, et aux magistrats locaux d'ordonner le nettoyage des églises de leur circonscription. La chose s'est par exemple pratiquée à Gaillac en 1562. Et elle correspond bien à ce que donne à voir le tableau représentant le sac de Lyon cette même année. Mais la plupart du temps, il faut le reconnaître, les iconoclastes n'agissent pas dans ce cadre légal. Il est donc difficile de voir dans leur action l'application stricte de la doctrine calvinienne, puisque, s'ils suivaient cette dernière, ils ne seraient justement pas iconoclastes.

Les considérations religieuses mises en avant ne feraient-elles que masquer des motivations bien plus prosaïques ? L'insistance dans la peinture du

11. Jean Calvin au consistoire de Sauve, de Genève en juillet 1561, dans *Calvini Opera*, éd. cit., t. XVIII, p. 581.

Sac de Lyon sur l'inventaire des précieux objets liturgiques ne révélerait-elle pas en creux justement que l'affaire fut effectivement le sac d'une ville, c'est-à-dire qu'elle mêla gestes de pur vandalisme et actes de pillage ? Rien n'est toutefois si simple lorsqu'il s'agit des mentalités du XVI^e siècle.

Défier la Bête de l'Apocalypse

Les groupes iconoclastes agissent en effet souvent dans l'intention de défier la Bête de l'Apocalypse, d'affirmer leur appartenance à l'armée des Justes et de hâter le déclenchement de l'ultime bataille d'Armageddon contre les troupes de l'Antéchrist. Autrement dit, les iconoclastes se croient en pleine fin du monde, ils sont mus par un véritable enthousiasme mystique qui les pousse à désirer tout faire pour détruire l'ancien monde mauvais et voir advenir la pure parole de Dieu, avec la venue du Christ sur la terre pour le Jugement dernier (c'est la Parousie). Dans cette mentalité proprement eschatologique, mystique et action concrète ne sont donc pas incompatibles. Il s'agit bien d'œuvrer en faveur de la Réforme, qui n'est pas seulement retour à l'origine dans sa perfection mais réellement avènement du Royaume de Dieu par achèvement des temps. Allons plus loin : œuvrer à l'avènement du Royaume invite à mêler dans un même combat parfois la lutte proprement religieuse contre l'idolâtrie mais aussi la révolte sociale et politique, en un temps d'ailleurs où le religieux, le social et le politique sont inextricablement liés. Ainsi, comment faire entrer dans notre taxinomie contemporaine les actions où l'iconoclasme se poursuit en pillage du cellier d'une grosse abbaye ? Les paysans qui, après avoir détruit les objets superstitieux de l'église ou de la chapelle, puis s'être emparés des beaux meubles des moines mettent finalement la main sur les grains, fruit de dîmes dont l'esprit réformateur ne cesse de répéter qu'elles seraient mieux employée à subvenir aux besoins des pauvres et des nécessiteux – ces paysans pillards et iconoclastes sont-ils motivés par des considérations religieuses (voire théologiques) ou sociales ? Sont-ils poussés par ferveur mystique ou par l'appât du gain ? On a envie de répondre : tout cela à la fois. Rajoutons que la violence, verbale mais aussi physique, s'impose comme une évidence, sinon une nécessité. Elle est en effet inséparable de l'imaginaire apocalyptique des iconoclastes.

C'est cet imaginaire même qui sous-tend l'originalité de leur position religieuse et de leur conception de l'Église, différentes de celles de Jean Calvin, pour qui l'eschatologie n'a qu'une très faible place. De fait, certains

indices incitent l'historien à penser que la première génération des protestants français, celle qui accomplit justement les gestes iconoclastes de 1560-1563 puis 1567-1570, a eu du mal à accepter le modèle religieux que Genève lui proposait – ou faudrait-il dire lui imposait ? On a dit que c'est en 1555 que l'iconoclasme est devenu collectif. Or, cette année-là commencent justement à « se dresser » un peu partout sur le modèle genevois les Églises qui se disent « réformées », et dans les sept années qui conduisent la France aux guerres civiles ces Églises accueillent quelque 10 % des Français, parmi lesquels un tiers de la noblesse, un tiers des élites sociales et politiques du pays. Et on peut voir que de collectif, le geste iconoclaste, devient vite communautaire¹².

En effet, si pour Calvin, une Église réformée existe pleinement dès lors qu'elle s'est dotée d'une « discipline » et qu'un ministre à la vocation vérifiée y a célébré les sacrements, le baptême et surtout la Cène, on constate que bon nombre de communautés se révèlent au grand jour à la suite de gestes iconoclastes. Ensemble, des fidèles ont manifesté publiquement leur volonté de se ranger du côté du bien, de l'Évangile, du Christ, bref de la Réforme ; socialement aussi, ils ont brûlé leurs vaisseaux, puisque leur action violente et publique les a rendus passibles de peines sévères allant jusqu'à la mort. Tout les pousse à s'unir en un serment de fidélité filiale et fraternelle à une double alliance, celle qui relie les croyants à Dieu et celle qui les relie les uns aux autres¹³.

La date de l'action violente n'est d'ailleurs le plus souvent pas le fruit du hasard. En 1566, les Néerlandais se sont déchaînés à partir de l'Assomption de la Vierge, et souvent, en France comme aux Pays-Bas, la violence iconoclaste éclate à l'occasion de la célébration de la Fête-Dieu. Ces deux dates confirment que c'est bien l'idolâtrie – mariale ou eucharistique – qui est rejetée par les iconoclastes. De manière plus intéressante, le choix se porte souvent aussi sur les fêtes de l'Ascension du Christ ou de la Pentecôte. Il s'agit alors d'insister sur la dimension spirituelle de la religion prônée et même prêchée en actes. En effet, l'Ascension dans l'Évangile est le moment où le corps du Christ ressuscité s'est élevé au Cieux pour s'asseoir à la droite du Père, d'où il ne reviendra qu'à la Parousie. En partant, il a promis qu'il laissait à ses disciples le Consolateur, et, dix jours plus tard, lors de la Pentecôte, l'Esprit-Saint a en effet présidé au commencement véritable de l'Église. Le choix de l'une de ces deux dates ressortit donc bien d'une utilisation positive du calendrier liturgique, en faveur de l'affirmation centrale pour les iconoclastes : prétendre enserrer ici-bas d'une manière ou d'une autre le corps du Christ,

12. Une remarque similaire pourrait être faite à propos des protestants iconoclastes des Pays-Bas, qui se déchaînent à partir d'août 1566, année eschatologique s'il en est (elle comporte deux des trois 6 du chiffre de la Bête dans l'Apocalypse) mais aussi année où les ministres réformés (re)viennent plus massivement dans le pays.

13. À l'image du double commandement du Christ : *Aimer Dieu et aimer son prochain comme soi-même*. Ceux qu'on a appelé les « puritains » en Angleterre et en Nouvelle-Angleterre fondent de même leurs communautés sur ce rappel d'un double *Covenant*, qui est le terme anglais qui désigne l'alliance du Dieu de la Bible avec les hommes.

c'est se fermer à l'Esprit-Saint ; se livrer au contraire à l'action ici-bas de celui-ci en rejetant toute matérialité par essence idolâtrique, c'est revivre à l'instar des apôtres les débuts de l'Église, c'est donc être pleinement réformateurs et réformés. Ce recours positif au calendrier liturgique est important, d'autant plus que le protestantisme calvinien tend à refuser toute vertu à celui-ci. Se trouve ici une nouvelle fois révélée la distance qui sépare les iconoclastes français de Calvin et des ministres calviniens : en effet, pour ces derniers, le calendrier liturgique lui-même relève potentiellement au moins de la superstition et de l'idolâtrie. De dimanche en dimanche, le ministre qui prêche en suivant méthodiquement l'ordre d'un livre de l'Écriture, n'a aucunement à en tenir compte. À certains moments, même, par exemple à Noël, fête de l'Incarnation qui parle tant à nombre de laïcs dans la chrétienté traditionnelle, il lui est interdit de prétendre prêcher sur la Nativité !

Alors, le geste iconoclaste apparaît sous un jour totalement négligé par les images et les feuilles volantes du temps : il est comme une liturgie alternative, adoptée par des protestants français qui rejettent absolument la liturgie catholique, sans savoir se satisfaire du culte extrêmement discipliné que leur proposent les milieux ecclésiastiques genevois. Et en ce sens, on peut dire qu'il contribue à la constitution sociale, ecclésiologique et proprement spirituelle d'une identité protestante française, même si Calvin et ses épigones œuvrent quant à eux à lui conférer une tout autre nature, toujours protestante certes, mais à leur mode. Significativement, les sources genevoises qui rapportent les événements iconoclastes fondateurs en gauchissent le sens puisque, souvent, elles font surgir un ministre sorti dont ne sait où (et dans bien des cas sans doute arrivé en fait plus tard sur les lieux), lui font prendre l'initiative de la prestation de serment et le montrent finalement volontiers, par souci de conformité avec le modèle genevois, célébrer une véritable Cène inaugurale de la nouvelle Église. La reconstitution *a posteriori* est typique d'une histoire des vainqueurs qui cherche presque d'emblée à faire totalement oublier ce qui peut paraître avoir été une virtualité – certes avortée – du protestantisme français au XVI^e siècle, et dont la dimension sociale voire politique, ecclésiologique, théologique et apocalyptique, est, dans la violence même qu'elle induit, toujours vécue comme réformatrice, au sens bien sûr large, riche et complexe que le terme revêt à l'époque.

Thierry Wanegffelen est Professeur d'Histoire moderne à l'Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand II.